

# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES  
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL  
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX  
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN  
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD  
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT  
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

---

SIXIÈME SÉRIE

TOME VIII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

---

M DCCC LXVI

---

**BAB ET LES BABIS,**  
OU  
LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,  
DE 1845 À 1853,  
PAR MIRZA KAZEM-BEG.

---

( Suite. )

§ 13. ÉVÉNEMENTS DE ZENGAN.

Vers la fin des événements qui s'étaient accomplis dans le Mazandéran, le supplice de Bab avait eu lieu à Tauris [ 19 juillet 1849 ]. Les Babis, dispersés dans l'Aderbidjan et l'Irak, formèrent le projet d'un soulèvement. Ceux des murides qui s'étaient enfuis de Milân, et qui s'étaient joints aux Babis du Mazandéran, avaient été victimes des événements que nous avons relatés, et, en partie, avaient gagné Zendjan ou Zengan, ville de l'Irak-Adjam [ sous le 46° de long. et le 36° 50" de lat. sept. ], à 50 kilomètres au nord-ouest de Soultanieh, nom qui restera à jamais célèbre dans les fastes de l'histoire des révolutions de la Perse. C'est dans cette ville de Zengan que, de différents points de l'Irak et à diverses époques, les Babis s'étaient rendus secrètement et avaient formé des plans pour agir contre le

Handwritten notes in Persian script on the right margin, including the word "Zengan" and other illegible characters.

gouvernement et le clergé. L'historien de la Perse attribue les succès qu'y obtint la doctrine de Bab, et la facilité qu'eurent les Babis vagabonds de s'y rassembler, à la faiblesse et à la superstition des habitants de cette ville. Quelle qu'en soit la raison, nous voyons cette doctrine faire de rapides progrès à Zengan dès le commencement du règne de Nasir-oud-din-Chah.

Avant de faire la relation des événements de Zengan, nous jugeons nécessaire de donner quelques éclaircissements sur les circonstances qui contribuèrent au succès des Babis dans cette ville.

Outre la soumission des Babis dans diverses localités, et celle des Loutis à Ispahan et à Tauris, le nouveau gouvernement avait à prendre à cette époque (septembre et octobre 1848) une mesure d'une grande importance politique. Il devait faire une campagne dans le Khorasan, afin d'y étouffer un soulèvement qui venait d'éclater par les menées de Salar. Cet événement avait pris naissance sous l'administration si malheureuse de Hadji-Mirza-Aghassi, et avait coûté au roi de grands sacrifices et des peines infinies, et, plus tard, l'attention du premier ministre, Mirza-Taki-Khan, dut se porter sur ces désordres qui troublaient le pays entier. On prétend même que ces révoltes dans le Khorasan pouvaient mettre en danger le trône du jeune souverain.

Je ne puis entrer ici dans les détails de cette affaire, que je ne cite qu'en passant, comme une des causes qui ont contribué à donner aux Babis de

Zengan des facilités à préparer le soulèvement qu'ils méditaient.

Une autre circonstance locale y aidait. Quelques années avant que la doctrine de Bab se fût répandue, un Moudjtehid avait, dans des discussions religieuses, énoncé à Zengan des idées d'une hardiesse inconnue jusque-là. Il disait, par exemple, que le vin ne pouvait pas être considéré comme une substance impure (*nèdjès*), le Coran et les traditions se taisant à cet égard<sup>1</sup>. Le clergé en masse s'était soulevé contre lui, mais vainement, car lui-même était considéré comme une autorité en ces matières, et ses paroles lui avaient attiré beaucoup de prosélytes

<sup>1</sup> Les Moudjtehids ne s'entendent pas entre eux quand ils parlent de pureté ou d'impureté, de ce qui est licite ou illicite dans les productions du monde physique. En tête de chaque livre juridico-religieux, des chapitres entiers traitent de ces matières, sous le titre général de pureté (*teharet*). Le porc, le chien, les infidèles, le sang, les corps morts, le vin et les spiritueux, y sont considérés comme impurs, et tout contact avec ces impuretés est défendu. Si une seule goutte de liquide spiritueux tombe sur le vêtement d'un musulman, ou si seulement ce vêtement est en contact avec un chien, un porc ou un infidèle, et y laisse une trace humide, le musulman ne peut faire ses prières qu'après les purifications voulues pour cette circonstance. La vente ainsi que l'emploi de substances et d'animaux impurs sont défendus; ainsi, défense est faite de boire du vin et de manger du porc; défense est faite aussi d'en vendre. Cependant la prohibition concernant quelques objets est sujette à discussion, comme l'usage de l'opium et du tabac; la vente et l'achat de peaux tannées sont défendus par les uns et permis par les autres. Malheureusement toute la sagesse du clergé est employée en de semblables discussions et raisonnements. (Voyez *Chérai oul-islam*, 1<sup>re</sup> liv. édit. de Saint-Pétersbourg, art. 1-4.) Quant à ce qui concerne le vin comme substance impure et la permission d'en boire, personne jusqu'alors n'avait osé en dire un mot.

parmi les amateurs de vin, fort nombreux en Perse. Ce savant se nommait Moulla-Mohammed-Ali. Il avait achevé ses études dans le Mazandéran, sous la direction de Chérif oul-Ouléma Moudjtehid, fameux dans toute la Perse. Après l'avoir obtenu le titre de Moudjtehid, il alla se fixer à Zengan, où il commença à enseigner sa nouvelle doctrine. Les discussions se multipliaient ainsi que les brochures, voire même des traités complets.

Le parti du Moudjtehid grossissait. Sa renommée s'étendit bientôt dans le monde musulman, et y produisit une grande agitation. Moulla-Mohammed-Ali affronta l'orage, et, inspiré par la vérité, il en retira encore cette perle précieuse : que rien dans la nature n'est impur!... Bien que cette pensée soit en opposition flagrante avec les préjugés et le fanatisme islamite, beaucoup d'hommes cependant se laissèrent entraîner et la confessèrent, et il fut bientôt entouré d'une espèce de puritains qui se séparèrent de la foule des fanatiques. C'est à cette époque que se répandit la doctrine de Bab. Le gouvernement s'empara d'abord de la personne de ce Moudjtehid (ceci se passait vers la fin de 1846, ou au commencement de 1847). Le précédent Chah avait donné l'ordre de l'emmener de Zengan, où il avait fait tant de bruit, et de le placer sous la surveillance du Kélanter Mahmoud-Khan <sup>1</sup>.

Pendant l'interrègne, nous voyons Moulla-Mo-

<sup>1</sup> Nous avons parlé plus haut de ce Mahmoud-Khan, note dernière du § 12.

hammed-Ali à Zengan; mais alors il était devenu le plus actif, le plus inébranlable des sectateurs de Bab. Nous sommes tenté d'attribuer ce changement à la similitude des principes, à une espèce d'affinité qu'il trouva dans la doctrine primitive des Babis avec ses propres convictions; peut-être voulait-il aussi utiliser la renommée toujours croissante du nom de Bab, et, en portant le nom de Babi, atteindre plus sûrement son but et se réunir à ceux de cette secte qui se trouvaient à Zengan. Il fut en effet reçu dans leur communauté avec le plus vif et le plus sincère enthousiasme.

L'historien Soupehr relate à sa manière sa fuite de Téhéran, pendant l'agitation qui suivit la mort de Mohammed-Chah, et la réception chaleureuse que lui firent les Babis et les Zengan. Un homme d'énergie comme Moulla-Mohammed-Ali devait occuper à la longue la première place parmi les Babis de Zengan.

Reprenons maintenant le cours de notre récit. La nouvelle de l'agitation qui régnait dans le Mazandéran se répandit partout. Zengan se trouve à mi-chemin entre Tauris et Téhéran. Les habitants de Zengan étaient divisés en deux partis, les Chiïtes et les Babis, ennemis plus ou moins déclarés, et les uns et les autres vivaient auparavant en paix. Les Babis cherchèrent à augmenter le nombre des admirateurs de Bab, qui, d'après leurs propres expressions, souffrait d'odieuses persécutions pour la vérité, et cela grâce à l'hostilité sans frein ni limite du

clergé. Ils y réussirent si bien qu'une grande partie des habitants des villages voisins se réunit à eux, et Moulla-Mohammed-Ali, à la tête de tous les Babis, commença à prêcher publiquement.

Il mit à profit la faiblesse du gouverneur Amir-Arslan-Khan<sup>1</sup>, son insouciance et son peu de perspicacité, et surtout l'embarras du gouvernement, entièrement absorbé par les événements de Méched. Il commença à acheter secrètement des armes et à amasser des munitions et des vivres qu'il fit déposer dans un endroit secret, car il ne désespérait pas de voir ses frères du Mazandéran mener à bonne fin leur entreprise. Le nombre des sectateurs de Bab augmentait au point que la moitié des habitants de la ville et des campagnes environnantes avaient embrassé la nouvelle doctrine, et tous, comme mus par un même sentiment, avaient juré de défendre jusqu'à leur dernier souffle leurs convictions, leur liberté et leur indépendance vis-à-vis du clergé<sup>2</sup>.

Tout se passa d'abord sans obstacle, et conformément aux désirs de Moulla-Mohammed-Ali; ce-

<sup>1</sup> D'après M. Mochenin, le gouverneur de Zengan, qui y trouvait son intérêt personnel, contribuait à prolonger la pénible situation dans laquelle la ville était plongée.

<sup>2</sup> L'historien de la Perse porte le nombre des Babis à quinze mille, tandis que la ville de Zengan ne contenait pas alors plus de douze mille habitants, dont la moitié était chiite, et la campagne environnante ne pouvait évidemment fournir un appoint assez nombreux pour parfaire le chiffre. D'après d'autres renseignements, tous les Babis réunis ne pouvaient dépasser sept mille hommes à Zengan.

pendant des conflits ne devaient pas tarder à naître entre eux et leurs concitoyens chiïtes de Zengan.

§ 14. PREMIERS TROUBLES À ZENGAN. LES BABIS SE SOULÈVENT OUVERTEMENT (mai 1849).

Moulla-Mohammed-Ali avait pour politique d'augmenter par tous les moyens le nombre des adeptes de Bab, et d'inspirer à ses murides l'amour de l'abnégation, afin de tenir toute prête, en cas de besoin, une nombreuse et forte milice. Il n'était exactement renseigné ni sur ce qui se passait dans le Mazandéran, ni sur le sort de Bab lui-même, dans l'Aderbidjan. En attendant, chacun d'eux cherchait à encourager ses confrères proches ou éloignés, afin que ni paroles ni actions ne fussent capables de les entraîner au découragement.

Cependant Moulla-Mohammed-Ali avait, avant tout, les mœurs persanes et la vanité asiatique; aussi, malgré son désir et ses efforts pour éviter toute espèce de discorde et de collision, il ne put se contraindre. Jamais il ne marchait dans la ville, ni ne se rendait dans les villages voisins, sans être accompagné d'une suite armée et nombreuse, de six cents à mille hommes. Ainsi le voulait le luxe oriental; ainsi le voulait la prudence, car Moulla-Mohammed-Ali n'ignorait pas qu'Amir-Arslan-Khan avait à cette époque reçu secrètement l'ordre de l'arrêter et de le faire conduire à Téhéran.

Le désir de défendre l'honneur de ses serviteurs est poussé en Perse jusqu'à la passion. Ceux qui

counaissent la Perse savent que les querelles qui y éclatent entre les grands, et dont les suites sont si fâcheuses, sont le plus souvent occasionnées par les serviteurs; ceux-ci commencent, et puis viennent les maîtres qui prennent leur parti, et vident le différend à leur manière; c'est ce qui arriva à Zengan. Un des serviteurs de Moulla-Mohammed-Ali s'était pris de querelle avec un des habitants du parti opposé; la police s'en étant mêlée, le délinquant fut mis en prison par ordre du gouverneur. Moulla-Mohammed-Ali prit chaleureusement la défense de son serviteur, et il en résulta de grands désordres qui finirent par une guerre ouverte. Il ordonna à ses murides de délivrer le prisonnier, quoi qu'il pût en advenir. Tous les Babis s'armèrent, et en un clin d'œil ils eurent cerné la prison.

Le gouverneur envoya des troupes contre eux, mais elles furent repoussées; la prison fut envahie, et leur coreligionnaire délivré ainsi que tous les autres prisonniers. Dans l'entraînement de la passion ils tournèrent leurs armes contre ceux des habitants qui n'appartenaient point à leur parti et prenaient celui du gouvernement; ils en massacrèrent un grand nombre sans distinction de sexe, d'âge ni de condition, et livrèrent leurs demeures au pillage et aux flammes. Cette vengeance toute sauvage était la conséquence de menaces proférées depuis longtemps par les Chiïtes. Excités par le clergé à défendre la vraie foi, ils nourrissaient de longue date contre les Babis une haine profonde, qui s'était souvent ma-

nifestée par des paroles et des voies de fait : le terrible chef spirituel des Babis avait contenu jusqu'alors cette haine à laquelle il s'associait maintenant.

Cette victoire enhardit les Babis au point que Moulla-Mohammed-Ali leur ordonna de se séparer du reste des habitants, et de se constituer en milice régulière. Ils s'emparèrent des principaux quartiers de la ville et se mirent en devoir de les fortifier. Plusieurs jours se passèrent ainsi en préparatifs de défense, et le chef des Babis se réjouissait intérieurement du dévouement absolu qu'il avait su inspirer à ses murides, et jugea nécessaire de les astreindre à une certaine discipline. Il forma une espèce d'état-major, et prit pour chefs militaires ceux qui lui étaient le plus dévoués, et dont la prudence et l'esprit d'ordre lui inspiraient le plus de confiance. En peu de temps il organisa une espèce d'administration militaire qui fonctionnait régulièrement, et même, à ce que dit l'historien de la Perse, une artillerie et quelque chose comme une fonderie, ou plutôt une fabrique de canons.

A la vue de ces préparatifs, le gouverneur de Zengan comprit bien que les forces dont il disposait seraient insuffisantes; en conséquence, il expédia des courriers pour avertir de ce qui se passait et demander des secours. Pendant ce temps les Babis s'étaient assez bien fortifiés, et Moulla-Mohammed-Ali songeait au moyen de s'emparer de la citadelle nommée Kalāi Ali-Merdan-Khan, qui s'élevait au

milieu de la ville et passait pour imprenable. S'il parvenait à s'y fortifier, il avait tout lieu d'espérer qu'il pourrait résister aux efforts des troupes du roi, en cas d'un échec en rase campagne.

Sur ces entrefaites, on lui fit savoir que des troupes étaient prêtes à partir de la capitale pour venir au secours du gouverneur; en conséquence, il fit tout préparer pour donner l'assaut.

Le jeudi 27 mai 1849, il tenta la première attaque contre la citadelle, mais il fut repoussé avec perte par les habitants et les troupes que commandait Amir-Arslan-Khan, et il s'engagea un combat sanglant où les deux partis perdirent beaucoup de monde; mais le lendemain 28, rien ne put arrêter l'élan des Babis, qui s'emparèrent de la citadelle et s'y établirent. On vit alors auprès de Moulla-Mohammed-Ali un Sardar, commandant des troupes, et un *Serhen*, colonel, chef de régiment, que l'historien de la Perse nomme, l'un Mirza-Riza, l'autre Mirza-Salih.

Dans l'orgueil que lui inspira sa victoire, le chef des Babis se mit en tête de chasser les autorités de la ville et des environs, de se substituer à elles, et de fonder une espèce de principauté indépendante de Babis.

Il donna donc l'ordre à Mirza-Salih de s'emparer du gouverneur, et lui donna, pour mettre ce dessein à exécution, un détachement composé d'hommes déterminés. Le dimanche 30 mai, la maison du gouverneur fut cernée, mais des escouades dis-

séminées dans différentes parties de la ville pour la sûreté de ses habitants accoururent au secours de Amir-Arslan-Khan; alors s'engagea dans une des rues étroites de Zengan une mêlée sanglante; du haut des maisons on fit pleuvoir sur les Babis une grêle de balles; ni leur courage, ni leur acharnement ne purent rien; leur commandant fut tué, et ils durent battre en retraite. Cet échec obligea les Babis à mettre plus d'ordre dans leurs dispositions, et, durant six jours entiers de fatigues excessives, ils achevèrent de se fortifier et augmentèrent leurs munitions et leurs vivres; quant au gouverneur de la ville, il attendait des secours.

§ 15. ARRIVÉE DE NOUVELLES TROUPES. — FERMETÉ DES BABIS; LEURS EXPLOITS (juin et août 1849).

Plus de deux semaines se passèrent sans combat. Les Babis employèrent ce temps à se fortifier et à multiplier leurs *senguers* [retranchements], au point qu'au mois d'août, dit l'historien Soupehr, ils en avaient élevé quarante-huit, des mieux fortifiés. De plus, leurs maisons constituaient de véritables retranchements reliés entre eux, et communiquant intérieurement, de sorte que les Babis n'avaient pas même besoin de sortir dans la rue.

Le 14 juin, le régiment de cavalerie du Khemsè, commandé par Sadr oud-Daulè, qui se trouvait à Soultaniè, reçut du roi l'ordre de se rendre à Zengan. Douze jours après, les commandants militaires de Firouz-Kouh, de Meragha, de Chahseven et

d'Afchâr, y arrivèrent avec leurs troupes, deux canons de six, deux mortiers et cinquante artilleurs; vers le 26 juin, ils prirent position et élevèrent des fortifications contre les Babis. Des dispositions furent prises pour attaquer leurs premiers retranchements, et nommément les senguers de Meched-Pir et de Mirza-Feredjoullah. Quoique d'une témérité à toute épreuve, les Babis ne pouvaient pas résister à une attaque en règle; et, bien que l'armée persane soit fort arriérée dans l'art militaire, comparative-ment aux armées européennes, elle devait nécessairement l'emporter sur les Babis auxquels cet art était tout à fait inconnu.

Le 11 juillet ou environ, une mine fit sauter le senguer de Meched-Pir, qui fut occupé après un combat où les assiégeants firent de telles pertes qu'ils se seraient retirés sans l'arrivée de nouvelles forces venues à leur secours; c'était Moustafa-Khan, de Kadjar, qui, par ordre du gouvernement, était parti à marches forcées avec son régiment [le seizième de Chekak], et qui était arrivé au moment où les troupes hésitaient à attaquer le second senguer. Encouragées par la présence de Moustafa-Khan, qui d'ailleurs avait reçu des pleins pouvoirs pour l'extermination des Babis, elles suspendirent l'attaque et attendirent les dispositions qu'il prendrait.

Le 4 août, de grand matin, les troupes du roi avec les nouveaux renforts marchèrent en bon ordre contre le second retranchement, le senguer de Feredjoullah. Les Babis résistèrent courageusement,

malgré le nombre et la bonne tenue des assaillants. Dès le commencement de l'action, une mine, creusée par les ingénieurs, endommagea beaucoup ce senguier, et lança dans les airs vingt des Babis. Cependant l'ardeur des assiégés n'en fut point ralentie : durant sept jours entiers, ils tinrent bon, et ce n'est que le huitième qu'ils durent se résoudre à abandonner ce senguier et à se replier sur les autres retranchements. Dans cette affaire, les troupes perdirent beaucoup de sarbaz et de noukers, ainsi que deux de leurs chefs; les Babis eurent vingt-six hommes tués, et il leur fut fait trois ou quatre prisonniers. Des deux côtés, dit Soupehr, on consacra deux jours au repos.

Les Babis ne furent nullement découragés par la perte de ces deux retranchements qui, démantelés comme ils l'étaient, ne pouvaient plus servir de point stratégique; ils comprenaient aussi que l'ennemi aurait rarement recours à ses canons et à ses mortiers dans la crainte de causer des dommages aux autres quartiers de la ville, habités par les Chiïtes. Tout leur faisait espérer que le siège traînerait en longueur, et, comme ils étaient abondamment pourvus de provisions de toute espèce, ils ne désespéraient point du succès, quoique les troupes du roi augmentassent chaque jour.

Le 14 août arrivèrent des troupes fraîches sous les ordres de Mohammed-Ali et de Kasim-Beg; elles se réunirent aux autres régiments, et tout fut disposé pour une nouvelle attaque. De grand matin la

fusillade s'engagea entre les deux partis ennemis, et le combat dura toute la journée avec une chance égale. Moulla-Mohammed-Ali, voyant qu'il avait affaire à de trop bonnes troupes pour en avoir facilement raison, et qu'elles avaient été renforcées par un grand nombre d'habitants de la ville, voulut tenter une diversion. Par son ordre, le feu fut mis au bazar de Zengan. Sa ruse eut tout le succès qu'il en attendait, car les habitants abandonnèrent aussitôt le lieu du combat pour sauver leurs biens; les soldats accoururent aussi sur le lieu du sinistre, autant pour piller que pour aider à éteindre l'incendie. Alors quelques centaines de Babis déterminés sortirent de leurs retranchements sur l'ordre de Moulla-Mohammed-Ali, se jetèrent sur les soldats dispersés, et en firent un grand carnage; beaucoup de Babis perdirent aussi la vie. Les troupes se retirèrent pour prendre du repos et faire de nouveaux préparatifs.

§ 16. NOUVEAU BAB. — COMBAT SANGLANT

(août-novembre 1849).

Pendant trois mois, les Babis se défendirent en désespérés. Heureusement pour le gouvernement, les événements étaient pendant ce temps-là conduits à bonne fin dans le Khorasan, et Méched s'était soumis. Mohammed-Khan, l'ex-général-gouverneur de Tauris, reçut du roi l'ordre de marcher contre les Babis de Zengan, avec de forts détachements et une artillerie imposante. Sur ces entrefaites, les nouvelles concernant les châtimens infligés aux

Babis dans le Mazandéran et le supplice de Bab lui-même à Tauris se succédaient rapidement. Les Babis, qui jusqu'alors avaient montré une fermeté inébranlable, se laissèrent aller au découragement; les fatigues inséparables d'une lutte prolongée les irritaient; l'accablement l'emporta sur leur énergie accoutumée, et un grand nombre des habitants des villages voisins qui avaient embrassé la nouvelle doctrine se retirèrent dans leurs foyers.

Moulla-Mohammed-Ali ne se laissait point décourager. Il avait remarqué le désordre qui s'était introduit au milieu des siens, et, craignant que le nom de Bab, qui venait d'être fusillé, n'eût plus le même prestige et fût insuffisant pour soutenir leur courage, il leur fit croire que, bien que Bab n'existât plus, la Providence avait désigné quelqu'un pour le remplacer, et qu'il était lui-même envoyé par le ciel pour être le défenseur de la vérité, comme l'avait été Seïd-Ali-Mohammed<sup>1</sup>. Pour ranimer leur courage et leur abnégation, il leur promit ce qu'ils attendaient au nom de Bab, l'empire du monde. Le nouveau *murchid*, grâce à son éloquence et à son dévouement, sut inspirer une si

<sup>1</sup> D'après tout ceci, on peut remarquer que les doctrines de Bab et des autres philosophes modernes ont été altérées dans la suite; mais, à leur origine, ces doctrines ont beaucoup de rapport avec le christianisme. Ces philosophes ne se sont pas considérés comme étant les uniques portes conduisant à la vérité; mais, d'après leurs convictions, il est donné à chacun d'atteindre au plus haut degré dans la contemplation de la vérité et d'être *bab* (porte conduisant à la vérité). Le philosophe de Smolensk dont il sera parlé à la fin du chapitre III se considère aussi comme *bab*.

grande confiance à ces hommes naïfs, que rien désormais ne leur parut impossible; ils firent de nouveaux canons<sup>1</sup>, augmentèrent leurs munitions et, à ce qu'on assure, firent même de la poudre<sup>2</sup>.

Bientôt arrivèrent de nouvelles troupes. Mohammed-Khan̄ avait reçu du premier ministre des instructions plus humaines, qui l'autorisaient à agir par des voies pacifiques et à éviter toute effusion de sang; mais malheureusement de semblables moyens ne pouvaient réussir, car la conduite astucieuse et déloyale du commandant des troupes dans le Mazandéran était présente à la mémoire de tous. Les Babis avaient concentré leurs forces dans un des quartiers de la ville et en avaient démoli ou brûlé les autres édifices. Ils s'étaient entourés d'un fossé profond, au-dessus duquel s'élevait un grand boulevard ou rempart en terre; ils avaient accumulé tous les moyens de défense et élevé vingt nouveaux retranchements et batteries; de plus, les maisons qu'ils occupaient avaient les fenêtres et les toits fortifiés. Une nouvelle attaque fut résolue pour le lendemain par les assiégeants.

<sup>1</sup> Après l'anéantissement des Babis de Zengan, on trouva entre autres des canons de leur composition; ils étaient faits de cylindres d'une tôle épaisse, avec des crampons de fer à l'extérieur, et le tout assez bien forgé. L'historien de la Perse dit que la confection en était confiée à Hadji-Kazim, de Kalkout; ils ne faisaient que des canons de fer. Les villages voisins fournissaient secrètement aux assiégés tout ce qui pouvait leur être nécessaire pour cette fabrication.

<sup>2</sup> M. Mochenin confirme ce fait; mais dans le peuple on disait qu'ils se procuraient de la poudre des soldats persans eux-mêmes, qui étaient chargés de les combattre,

Vers la fin du mois d'août, les troupes nouvellement arrivées, et qui, réunies aux anciennes, s'élevaient à trois mille hommes, s'ébranlèrent pour marcher contre les fortifications des Babis. La rue Goulchèn était occupée par le régiment de Nasiriiè, récemment arrivé; le régiment de Chékak avait pris position au côté opposé; le reste des troupes occupait divers postes désignés par Mohammed-Khan. A l'heure fixée, l'attaque commença. La valeur des Babis, poussée jusqu'au désespoir, aurait été insuffisante contre des forces aussi supérieures, s'ils n'avaient eu recours à la ruse. L'historien Soupehr relate fort naïvement ce fait, qui couvre de honte les troupes du roi. « Le brave » régiment qui porte le nom du chah (Nasiriiè, de Nasir) y figure comme une bande désordonnée de gamins de village, qui se précipitent avec avidité sur les dragées et les friandises qu'on leur jette! Nous ne prétendons pas ici faire une diatribe, ni dire quoi que ce soit contre l'armée du roi; nous le répétons, nous ne faisons que reproduire les paroles de l'historien. Moulla-Mohammed-Ali, voyant que les choses allaient de mal en pis, imagina de faire jeter par les fenêtres et du haut des toits plats des maisons, dans toute la longueur de la rue, tout ce qui pouvait se trouver en argent et en ustensiles de ménage. Les soldats se précipitèrent sur cette proie qui leur était offerte, et il s'ensuivit naturellement un désordre complet. A un signal, les Babis fondent sur ces « braves, » les battent complètement, et les forcent

à abandonner leur position au moment où Mohammed-Khan comptait sur la victoire. Les vrais croyants durent se retirer honteusement.

Mohammed-Khan prit la résolution de parlementer. « Trop de sang musulman a été répandu, écrivit-il à Moulla-Mohammed-Ali, je vous offre la paix ; car je crois qu'il est préférable de terminer le différend d'une manière pacifique. »

A cette époque, Aziz-Khan, général très-connu, et qui, dans la suite, fut quelque chose comme ministre de la guerre à Téhéran, traversait Zengan, se rendant à Tiflis, où il allait de la part du roi féliciter le grand-duc, aujourd'hui empereur Alexandre II, sur son heureuse arrivée dans ses provinces transcaucasiennes. Aziz-Khan, homme aussi distingué par son esprit que par son intelligence, soutint Mohammed-Khan ; tout fut employé pour entraîner les Babis à accepter la paix qui leur était offerte. Mirza-Hassan-Khan, chef d'état-major du ministre de la guerre et frère du grand vizir Mirza-Taki-Khan, qui traversait Zengan pour se rendre de Tauris à Téhéran, offrit également ses bons offices. Malheureusement les Babis, qui n'ignoraient plus le sort de leurs coreligionnaires du Mazandéran, tombés victimes d'une indigne fourberie, ne voulurent rien entendre. On se vit donc contraint de tout disposer pour une nouvelle attaque, à laquelle Aziz-Khan lui-même prit une part active.

Vers le 10 septembre, on donna l'assaut, et l'affaire fut des plus sanglantes. Le « brave » régiment Na-

siriiè, qui s'était distingué au commencement de l'action, fut culbuté par les Babis. Le régiment de Chérak, accouru à son secours, fut mis en fuite. « La bravoure avec laquelle les Babis de Zengan<sup>1</sup> repoussèrent les troupes, ainsi que les pertes considérables que subirent ces dernières, dit M. Sévruguin, sont des faits connus de tous. Une poignée<sup>2</sup> de rebelles, ajoute-t-il, extermina plus de trois mille soldats. » Les Babis eux-mêmes perdirent les deux tiers des leurs dans cette affaire<sup>3</sup>; mais l'ennemi n'avait pas la possibilité de se renseigner à ce sujet, et jugeant du nombre de ses adversaires à la vigueur de la défense, il les croyait fort nombreux.

§ 17. MÉCONTENTEMENT DU GOUVERNEMENT. EXPÉDITION DE FERROUKH-KHAN. INSUCCÈS DES TROUPES DU ROI (septembre-novembre 1848).

Ainsi les Babis, malgré leur petit nombre, triomphaient d'une armée nombreuse. Aziz-Khan, indigné de la conduite du régiment de Chérak, en réprimanda vertement le chef, ainsi que ses subordonnés; il fit administrer la bastonnade, presque

<sup>1</sup> Il ne restait presque plus dans toute la ville que les Babis, les vrais croyants ayant été forcés d'abandonner leurs demeures pour se réunir aux assiégeants.

<sup>2</sup> Bien que l'historien de la Perse se soit plu à augmenter le nombre des Babis enfermés dans Zengan, M. Sévruguin suppose qu'à cette époque ils ne devaient pas être plus de mille deux cents hommes.

<sup>3</sup> Nous pensons que c'est dans les deux ou trois premiers assauts dont nous avons parlé au paragraphe 16.

jusqu'à mort, au capitaine Abou Thalib-Khan, qui commandait une compagnie de ce régiment, et était, plus que les autres, coupable du désordre qui avait eu lieu.

Ce fut ensuite le tour du gouvernement de se montrer courroucé de la conduite des troupes à Zengan, et de celle de leurs chefs. Les commandants des régiments Firouz-Kouh et Chérak furent sévèrement admonestés; le chef du régiment de cavalerie de Khemsè fut destitué et remplacé par Ferroukh-Khan, chef d'un détachement du régiment d'Afchar. Le 22 septembre, cet officier supérieur arriva à Zengan, où il attendait la venue de trois nouveaux régiments : le quatrième de Tauris, qui avait pour chef Ali-Khan, fils d'Aziz-Khan; le régiment de Kérous, sous le commandement de Hassan-Ali-Khan, et le régiment de Zérend, sous celui de Mohammed-Khan.

Il fut arrêté, en conseil de guerre, que l'on ne donnerait pas l'assaut, mais que la ville serait rigoureusement bloquée, et qu'on aurait recours à un moyen fort vulgaire dans les fastes de la guerre en Orient, qui consiste à faire mourir l'ennemi de soif et de faim. Vu la position de Zengan, ce moyen devait mieux réussir aux assiégeants qu'il n'avait réussi contre les Babis du Mazandéran. Tous les moyens de communiquer avec les gens du dehors furent entièrement enlevés aux Babis; les puits furent comblés et les sources détournées, autant que cela fut possible. Bien qu'il ne fût pas tout à fait impossible

aux assiégés de se procurer de l'eau <sup>1</sup> en creusant des puits, ce ne pouvait cependant être en quantité suffisante, et le hideux fantôme de la soif était là menaçant; la famine et la mort devaient être le résultat d'un blocus prolongé. De plus, avis avait été donné aux assiégés, que ceux d'entre eux qui, par suite de leur repentir, voudraient se sauver, pourraient quitter la citadelle par un chemin qui leur était réservé et où personne ne les inquiéterait. Le blocus se prolongea ainsi pendant deux mois environ, et les vivres commençaient à manquer aux Babis, qui cependant ne se laissaient point abattre. Leurs femmes et leurs filles avaient attiré l'attention des ennemis eux-mêmes, au point que Ferroukh-Khan ne put s'empêcher de manifester son étonnement en voyant l'énergie et l'abnégation dont elles faisaient preuve, et ne craignit pas de les citer comme exemple aux troupes du roi.

A cette époque, Ferroukh-Khan reçut du premier ministre une lettre dans laquelle il louait fort sa tactique et lui promettait de grandes récompenses dès qu'il reviendrait porteur de bonnes nouvelles.

<sup>1</sup> L'insuffisance de l'eau se fait vivement sentir dans toute la Perse. Les villes s'en procurent d'un endroit souvent fort éloigné par un canal souterrain et secret; l'eau y arrive dans des bassins ou des puits construits dans divers quartiers, et c'est là que les habitants s'en fournissent. Lorsqu'on assiège une ville, le premier soin des assiégeants est de combler les conduits d'eau avec des ordures, etc. C'est là une ancienne coutume de l'Orient; c'est pourquoi les aqueducs souterrains et la position des sources sont toujours tenus secrets pour les étrangers, et pendant un siège, le premier soin des assaillants est de découvrir ces canaux.

Ainsi encouragé, Ferroukh-Khan renchérit encore sur les mesures prises antérieurement, et attendit un moment opportun pour frapper le dernier coup.

Moulla-Mohammed-Ali, de son côté, sachant bien qu'il ne pouvait songer à faire une sortie, et ne voyant d'ailleurs aucune issue à sa situation, eut pour la troisième fois recours à la ruse. Par certains signes trompeurs, il était parvenu à attirer l'attention de l'ennemi sur un des retranchements avancés, et à lui faire croire que leur magasin se trouvait là; c'est de ce côté qu'il fit faire une fausse alerte.

Tout à coup, pendant la nuit, une explosion se fait entendre dans ce retranchement. Le plus proche détachement de troupes ne doutant pas que cette explosion ne fût l'œuvre de leurs ingénieurs, et voyant des hommes sortir en désordre du retranchement des Babis, s'élança à l'assaut aux cris de *Allah! Allah!* dans l'intention d'arriver les premiers et de profiter du butin. Moulla-Mohammed-Ali avait, peu de temps auparavant, envoyé à Ferroukh-Khan deux de ses plus dévoués murides, avec la mission d'employer la ruse pour l'attirer dans la ville avec un détachement.

C'était le soir, à une heure avancée et par le chemin « ouvert à ceux qui désiraient se sauver par la fuite, » que ces deux murides avaient quitté la ville sans être inquiétés, et s'étaient présentés au commandant en chef avec les signes du plus sincère repentir. Mohammed-Khan et Ferroukh-Khan accueillirent les transfuges avec bonté, espérant que des

caresses et une généreuse hospitalité ôteraient aux assiégés cette méfiance qui leur avait fait repousser toutes les propositions de paix. Les émissaires jouèrent leur rôle dans la perfection, et se répandirent en malédictions sur leur vie et leurs erreurs; ils peignirent la crainte, la terreur, sous l'empire de laquelle les tenait un despote sanguinaire, et demandèrent qu'on les aidât à se venger. « Tous les assiégés, continuèrent-ils, sont prêts à livrer leur tyran à la première occasion; mais ils sont liés par leurs familles, et surtout par la certitude d'une mort inévitable qui, au moindre soupçon, les menace, eux, leurs femmes et leurs enfants. »

La lettre du premier ministre miroitait constamment aux yeux de Ferroukh-Khan; elle le fascinait et était l'objet constant de ses rêves. Depuis le jour où il l'avait reçue, il ne songeait qu'aux moyens de se distinguer seul aux yeux de Mirza Taki-Khan. Il demanda aux transfuges s'il n'était aucun moyen de sauver tant de malheureuses victimes. Ils réfléchirent longtemps..... enfin, ils dirent : « Il existe tout près de la porte de Kazvin un passage secret qui conduit droit à la demeure de l'infâme Moulla-Mohammed-Ali; il suffirait de cerner cette demeure, pour que tous les murides passassent de notre côté; alors lui et ses partisans dévoués seraient entre nos mains. » La soif de distinctions, la gloire qui devait rejaillir sur lui, avaient si fort tourné la tête de Ferroukh-Khan, qu'il se laissa prendre à l'appât qui lui était offert. Sans mettre qui que ce fût dans la con-

fidence, dit l'historien de la Perse, il prit une centaine de soldats les plus déterminés parmi les hommes de son régiment, et, guidé par les transfuges, il se dirigea vers le lieu indiqué, bien avant l'aube; c'était à trois cent cinquante mètres environ du retranchement où l'explosion préméditée avait été préparée.

Moulla-Mohammed-Ali avait fait évacuer deux ou trois retranchements élevés le long du « chemin secret » que suivait Ferroukh-Khan. Comme il ne rencontra aucun obstacle, il passa outre et pénétra dans la ville. Partout régnait le plus profond silence. Il voulut faire occuper les retranchements abandonnés, mais ses guides l'en dissuadèrent dans la crainte, disaient-ils, de donner l'éveil. Aussitôt que l'imprudent Ferroukh-Khan fut arrivé au lieu désigné, ses guides disparurent comme par enchantement.

Tout à coup l'explosion dont nous avons parlé se fit entendre; les Babis, sortant de tous côtés, entourèrent le détachement de Ferroukh-Khan, et tout moyen de salut devint impossible. De l'autre côté, les sarbaz, montés à l'assaut après l'explosion, avaient eu le même sort; ils s'étaient vus inopinément cernés par les Babis, qui en firent un vrai carnage, et bien peu parvinrent à s'échapper. Douze hommes seulement furent épargnés, y compris l'imprudent Ferroukh-Khan; ils furent désarmés et présentés aux chefs des Babis.

Dans le camp, tous étaient plongés dans le plus grand étonnement; ils ne comprenaient rien à ce qui

arrivait, et chacun croyait faire un mauvais rêve..... Quelques instants après l'explosion, on entendit des chants qui venaient du côté de la ville..... c'étaient les Babis qui entonnaient en chœur ce chant de triomphe :

Ainsi volent à l'appât  
 Les crédules passereaux ;  
 Oui ! c'est ainsi qu'ils s'abattent  
 Dans les filets qui leur sont tendus.  
 Ils sont disparus tous !  
 Ils ne reverront plus leurs nids :  
 Ainsi le leur a ordonné Allah !  
 Non, ils ne les reverront plus :  
 A cela les a condamnés Allah !

Au bout de quelque temps, tout fut expliqué. Les troupes, au lieu de voler au secours de leurs camarades ou au moins de les venger, commencèrent à battre en retraite, effrayées des cris qui retentissaient dans la citadelle, terrifiées par les récits des sarbaz qui étaient parvenus à s'échapper et qui racontaient des choses surprenantes sur les Babis.

Ferroukh-Khan et les onze autres prisonniers moururent dans les supplices. L'armée perdit trois cents hommes dans cette affaire ; quant aux pertes que les Babis essayèrent, rien n'en a transpiré ; on sait seulement qu'après cela il n'en resta pas plus de trois cents dans tout Zengan : un plus grand nombre avait pris la fuite.

§ 18. GRANDE EXPÉDITION CONTRE ZENGAN. EXTERMINATION  
DES BABIS (janvier et février 1850).

Après le supplice de Bab, qui avait eu lieu le 19 juillet 1849, et que nous avons raconté plus haut dans sa biographie, le gouvernement persan tint aussi secrètes que possible les opérations militaires contre les Babis de Zengan. Un sentiment involontaire de compassion pour le sort de Bab donna lieu à divers commentaires dans l'Aderbidjan et l'Irak. La seule gazette qui existe jusqu'à présent en Perse, et qui paraît sous les auspices du gouvernement, la *Revue quotidienne de Téhéran*, renfermait journellement des articles contre l'impiété des Babis, la tendance de leur doctrine vers le socialisme, l'égalité et surtout la possession en commun des femmes des vrais croyants, un communisme, enfin, renouvelé des temps de Mazdek. Dans ces articles, en un mot, on touchait à tout ce qui pouvait éveiller des sentiments de crainte et de conservation parmi les paisibles habitants du pays. Toutes ces précautions n'empêchaient point des gens de toutes les classes de semer l'agitation dans les esprits par leurs conversations secrètes sur l'inhumanité du gouvernement, sur l'iniquité qu'il avait montrée au jugement et à la condamnation de Bab, sur la terreur qu'il avait répandue dans le Mazandéran à cause des Babis, etc. etc. Cet esprit révolutionnaire agit sur les peuples civilisés comme sur ceux qui ne le sont pas.

Le premier ministre, Mirza Taki-Khan, si connu par son esprit pratique, employa tout pour terminer cette triste affaire, sans bruit, afin d'éviter tout commentaire. D'un côté, il ne pouvait rien contre ces habitudes de barbarie qui existent en Orient, et grâce auxquelles deux forces ennemies s'exterminaient l'une l'autre; d'un autre côté, il conseillait à ceux qu'il envoyait combattre les Babis l'emploi de moyens conciliants et pacifiques, car il voulait, autant que possible, atteindre son but sans grande effusion de sang. Cependant, vers la fin de 1849, l'ordre que le roi avait donné de renforcer l'artillerie et de détruire la ville eut un commencement d'exécution.

Le colonel d'artillerie Baba-Beg, officier très-connu, partit pour Zengan avec deux pièces de 18 et quatre de 12. Mohammed-Khan ainsi que le gouverneur de Zengan reçurent un nouvel ordre qui leur enjoignait d'agir sans grâce ni merci. A la fin de janvier, tout était prêt pour le bombardement. Cependant les Babis n'avaient rien perdu de leur bravoure, et la concorde régnait toujours parmi eux; on eût dit que leurs cœurs grandissaient en raison des dangers qui les menaçaient, que leur mâle courage se retrempait à la vue de l'énergie que montraient leurs femmes.

Dès le matin, l'artillerie ouvrit un feu violent, qui ne cessa qu'à quatre heures après midi. Un grand nombre des maisons où les Babis s'étaient fortifiés furent détruites; l'incendie était partout. Hassan-

Ali-Khan, de Kérous<sup>1</sup>, avec son régiment, s'empara des premiers retranchements et s'y logea. Le désordre était à son comble, et les Babis se battaient avec le courage du désespoir, mais sans remporter aucun avantage. Au milieu de cette confusion, un fort détachement fut lancé contre les retranchements occupés par les Babis, et un combat sanglant, acharné, s'y engagea; bientôt après la citadelle tomba au pouvoir des troupes. L'effusion du sang dépassa en ce jour toute imagination; aucune expression ne peut peindre l'horreur de cette mêlée sanglante; des frères s'entr'égorgeaient comme des bêtes sauvages; des femmes, des enfants étaient hachés en morceaux; on eût dit une troupe de loups affamés, enivrés par la vue et l'odeur du sang.

D'après l'historien de la Perse, vingt-cinq Babis, qui s'étaient enfuis de la ville, furent saisis par les vrais croyants et mis à mort.

Le temps de l'anéantissement complet des Babis était à la fin venu. Moulla-Mohammed-Ali, qui avait été grièvement blessé, mourut bientôt; mais avant de mourir, il avait demandé à ceux de ses frères qui lui survivaient de ne pas se rendre. Réduits à un petit nombre, ils cachèrent la mort de leur brave chef, et jurèrent de ne pas se laisser tomber vivants entre les mains de leurs ennemis. Fidèles à leur serment, ils périrent tous, hommes et femmes. Il en resta, il est vrai, quelques-uns, dont la mort semblait ne pas vouloir; mais ils vendirent chèrement

<sup>1</sup> Aujourd'hui ambassadeur à Paris.

leur vie, et chacun d'eux tua un grand nombre d'ennemis.

Ainsi se terminèrent tragiquement les événements de Zengan; la moitié des troupes envoyées contre les révoltés y périt. A Téhéran, où elles n'amènèrent que quelques prisonniers<sup>1</sup>, elles furent accueillies avec un frémissement de terreur, car on se disait que chacun de ces prisonniers avait coûté la vie à mille cinq cents sarbaz et noukèrs!

Comme nous n'avons aucune idée de la situation topographique de Zengan, il nous a été difficile de bien déterminer la position des assiégés et celle des assiégeants; nous n'avons pu que conformer notre récit aux diverses sources où nous avons puisé, et qui toutes s'accordent sur la durée des combats que se livrèrent les Babis et les troupes du roi. Il va sans dire qu'avec le temps quelqu'un pourra écrire une relation plus détaillée et plus fidèle de ce fait historique, et y ajouter un plan exact de la ville et du théâtre d'une lutte qui a duré si longtemps.

§ 19. DARABI : AMBITIEUX CHAMPION DE LA DOCTRINE DE BAB, SES SUCCÈS ET SA MORT, À NEÏRIZ (1848-1850).

Pendant l'interrègne qui eut lieu vers la fin de 1848, le désordre et la licence régnaient partout

<sup>1</sup> M. Mochenin, dans sa relation, en porte le nombre à cent à peu près; l'historien de la Perse confirme ce chiffre. Ils furent tous massacrés sur place par ordre des chefs, à l'exception de quatre ou cinq qu'on amena à Téhéran. On dit que cette expédition contre les Babis de Zengan coûta la vie à huit mille hommes, tués ou blessés grièvement.

en Perse, mais surtout dans les provinces éloignées du centre du gouvernement. Dans la ville de Yezd, à la suite de vexations de la part des autorités, il s'était formé contre le pouvoir tout un parti parmi les habitants, et dont un certain Mohammed, fils d'Abdoullah, était le chef. L'historien de la Perse dit que c'était un homme brave, déterminé et décidé à tout. Durant deux années, ce séditieux avait causé de grandes inquiétudes au gouvernement, qui, ne sachant comment s'en défaire, avait fini par le faire tuer par ruse.

Seïd-Yahia-Darabi, dont nous avons fait mention dans la biographie de Bab (chap. I, § 5, et chap. II, § 3), n'ayant en vue que ses intérêts personnels, se rendit à Yezd au commencement de 1849, où il prêcha le babisme dans l'intention de profiter de l'agitation qui y régnait. En peu de temps il acquit une grande influence, puis il se réunit aux séditieux de la ville, leur prêcha la doctrine de Bab, les encouragea dans leur rébellion contre le gouvernement, et se mit bientôt à leur tête.

Ce Darabi était fils d'un mystique célèbre, qui avait joui d'une grande influence parmi les oulémas du Fars, et comme tel, il jouissait de l'estime de tous. Après avoir puisé les connaissances nécessaires dans les sciences musulmanes, et principalement dans le *Tarikat*, selon la doctrine des Cheïkhites, Darabi alla s'établir à Téhéran. C'était vers la fin du règne de Mohammed-Chah, à l'époque où les destinées de la Perse étaient entre les mains d'un

homme mystique aussi, mais dont la fortune devait être bien différente. L'ambitieux Darabi chercha, par divers moyens, à se créer des liaisons et à se faire un nom dans la capitale; ce qui lui réussit assez mal.

Il se mit alors à voyager, visita Chiraz et Ispahan, fut témoin des persécutions exercées contre Bab, et, à la fin, séduit par le grand renom que cet homme avait acquis, il comprit qu'en embrassant sa doctrine et s'en faisant le champion, il servirait mieux ses vues ambitieuses. C'est ainsi qu'un beau jour il se trouva à Yezd, où, s'étant réuni à ce Mohammed mentionné plus haut, il agit de concert avec lui contre le pouvoir établi.

Cependant il ne put rester longtemps dans cette ville. La bande de Mohammed n'avait embrassé sa doctrine que dans des vues d'intérêt personnel, espérant, par cet artifice, agrandir son centre d'activité. Darabi ne voulait nullement devenir chef d'un parti de conspirateurs, comme l'était Mohammed, il se proposait un but plus noble et surtout plus pratique; il avait voulu être l'âme d'un soulèvement religieux, et se faire une carrière par les voies ordinaires du muridisme. D'ailleurs Mohammed, qui était en effet un chef de révoltés, n'aurait pas voulu lui céder la prééminence en cas de réussite; c'est pourquoi Darabi quitta Yezd, suivi de ses disciples, et se mit en quête d'un pays où il pût prêcher avec plus de succès.

A cette époque, des désordres régnaient dans tout

le Farsistan. Le lieutenant du roi dans la province de Chiraz avait été rappelé, et, en attendant son remplacement, le vizir Nasir-oul-Moulk administrait le pays par intérim. Ce personnage était aussi remarquable par son influence et son amour de l'ordre que par son caractère prudent et soupçonneux. Il avait beaucoup connu auparavant le héros de notre relation.

Darabi, qui allait prêchant la doctrine de Bab de ville en ville, se trouva un jour dans l'antique cité de Fessa, située dans les montagnes, à 136 kilomètres à peu près de Chiraz. Il s'y installa fort paisiblement, et continua d'enseigner avec un succès remarquable, si bien qu'en fort peu de temps le nombre de ses murides s'éleva à cinq cents.

Cependant les autorités avaient pris des mesures pour éloigner le danger, et elles y réussirent d'autant mieux que la majorité des habitants, adonnés au commerce et à la fabrication de divers produits industriels, n'éprouvaient aucune sympathie pour le nouveau venu et sa doctrine. Ils portèrent même leurs doléances au gouverneur de la ville, le prièrent de prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires, offrant de lui fournir, le cas échéant, les secours matériels dont il pourrait avoir besoin. On expédia courrier sur courrier à Chiraz pour informer l'autorité de ce qui se passait. Darabi, comprenant qu'il ne ferait pas fortune dans cette localité, trop voisine de Chiraz, et dont les habitants étaient si peu disposés à embrasser sa doctrine, se décida, pendant

qu'il en était temps encore, à quitter Fessa, suivi de ses plus intimes disciples.

A cette même époque, une grande agitation régnait à Neïriz<sup>1</sup>, par suite de plaintes que les habitants avaient portées contre l'autorité locale, représentée par Zeïn-oul-Abidin-Khan. Darabi envoya des agents intelligents et dévoués, ayant pour mission d'annoncer la nouvelle doctrine, d'en expliquer le but, de faire apprécier les vues du maître, lesquelles tendaient à épurer le Chariat et à délivrer les vrais croyants de la tyrannie des fonctionnaires et de l'oppression du clergé. Ces hommes agirent si bien sur les habitants de Neïriz, que ceux-ci étaient tout disposés à embrasser la nouvelle doctrine et à recevoir le maître les bras ouverts; ils lui envoyèrent même un messenger pour l'inviter à venir.

Pendant ce temps-là Darabi marchait, suivi de ses trois cents murides, et partout dans les montagnes il était accueilli, bon gré mal gré, avec empressement et hospitalité.

Le bruit s'était répandu dans les campagnes que le royaume de Bab allait venir, que tout allait changer sur la surface de la terre, où régneraient enfin la paix et la justice.

Darabi reçut l'envoyé des gens de Neïriz avec bienveillance et bonté, et lui promit de venir bientôt

<sup>1</sup> Neïriz ou Bakhtegan est un fort bourg sur les bords du lac salé de ce nom, au nord-ouest de Fessa. Cette localité montagneuse est d'un accès difficile, et les chemins y sont presque impraticables. Darabi y possédait une maison à la ville et une aux champs; son père était né dans le village de Darab, dépendant du district de Neïriz.

à leur aide ; le messenger arriva porteur de ces bonnes nouvelles , et les habitants attendaient la venue du maître avec impatience.

Après avoir reçu avis des désordres que la présence du dangereux Darabi avait occasionnés à Fessa , Nasir-oul-Mouk écrivit à ce dernier une lettre pleine de courtoisie , dans laquelle , invoquant ses droits d'ancienne connaissance , il lui retraçait les dangers qu'il courait , surtout dans un moment où le gouvernement prenait de sévères mesures contre le babisme. Il en appelait à son jugement , comme à un homme personnellement connu du roi par son esprit et son savoir , lui disant que de semblables actes , quoique ne se rapportant pas vraisemblablement à lui , pourraient cependant le noircir aux yeux du gouvernement et des oulémas ; il se montrait disposé à le disculper et à présenter les dénonciations des autorités de Fessa comme un malentendu qui ne reposait que sur des bruits mensongers , pourvu qu'une lettre de sa main vint calmer ses appréhensions. La réponse de Darabi fut peu sincère ; mais elle était faite avec tant de force , que Nasir-oul-Mouk le crut sur parole et ne prit aucune mesure.

Bientôt cependant de nouveaux rapports vinrent encore troubler Nasir-oul-Mouk , et ces dénonciations étaient le résultat d'une ruse du clairvoyant Darabi. Dès qu'il eut résolu de quitter Fessa et de chercher un lieu plus conforme à l'accomplissement de ses projets , il provoqua une grande agitation dans la ville , afin d'entraîner le gouverneur à porter

plainte une seconde fois contre lui; puis il lui expédia un cavalier, porteur d'une lettre pleine de modestie et de douceur, dans laquelle il se plaignait, de son côté, de l'oppression de l'autorité, qui le forçait ainsi à quitter Fessa avec ses disciples, et d'aller n'importe en quel lieu, pour se mettre à l'abri des calomnies et des vexations.

Ces deux accusations si contradictoires obligèrent le gouverneur de Chiraz à éclaircir cette affaire. Il envoya immédiatement un fonctionnaire sur la fidélité duquel il pouvait compter, et qui avait pour instructions de se bien renseigner, d'avoir à tout prix une entrevue avec Darabi, et de se faire une juste idée de ses intentions. Le rusé Seïd-Yahia, calculant le moment où l'envoyé du gouverneur devait arriver, avait fait partir ses murides avant lui, et suivi seulement d'un petit nombre de ses disciples, il cheminait lentement dans l'intention d'être rencontré dans ce modeste équipage, et d'avoir l'occasion de se plaindre des vicissitudes du sort. C'est ce qui arriva.

Darabi aborda humblement ce fonctionnaire, qu'il sut charmer par ses manières aimables et pleines de bonhomie. Il se plaignit d'avoir été forcé de fuir Fessa, cette cité turbulente, dont le gouverneur, homme peu éclairé, l'inquiétait sans cesse, lui et ses malheureux disciples; il ne voulait pas, disait-il, que, grâce à d'indignes intrigues, un homme aussi distingué que Nasir-oul-Moulk eût une fausse idée de lui. Arrivé à Fessa, l'envoyé ne trouva plus trace de

troubles, et ce qu'il put recueillir de renseignements de la part de l'autorité et de quelques habitants plaidait aussi bien le pour que le contre. Cependant quelques partisans de Darabi étaient restés à Fessa, afin de faire entendre à l'envoyé que l'autorité n'avait excité cette émeute que dans l'intention de plaire au gouverneur de Chiraz, et de se rendre nécessaire aux yeux des riches fabricants de la ville.

Le résultat de l'enquête calma donc entièrement Nasir-oul-Mouk : c'était tout ce que voulait Darabi. Il espérait bien qu'à l'avenir on ne serait plus tenté d'ajouter foi aux rapports qui pourraient être faits sur ses actes, et qu'il aurait ainsi le temps de tout préparer pour se soulever ouvertement et se fortifier.

Vers les premiers jours de décembre 1849, Darabi s'approchait de Neïriz avec trois cents de ses murides. Les révoltés vinrent au-devant de l'hôte si longtemps attendu, et, selon l'usage du pays, lui firent des offrandes. Il n'entra pas dans le bourg, mais s'arrêta dans une forteresse en ruine du temps des Sassanides<sup>1</sup>. Tous les insurgés vinrent l'y trouver et se livrèrent à lui; les uns embrassèrent sa doctrine, les autres s'attachèrent à lui, afin d'opposer leurs forces réunies à Zeïn-oul-Abidin-Khan, leur gouverneur détesté. Darabi comprit le parti

<sup>1</sup> Dans le Fars, il y a beaucoup de forteresses; au xv<sup>e</sup> siècle, les historiens en comptent jusqu'à soixante et dix et plus. Les voyageurs, depuis Kaempfer jusqu'à nos jours, en font mention dans leurs relations.

qu'il pourrait tirer de cette circonstance, et travailla sans retard à mettre l'antique forteresse en état de défense : bientôt il se vit à la tête de douze cents partisans.

Les nouvelles qui arrivaient à Chiraz sur l'insurrection de Neïriz mettaient les autorités dans une cruelle perplexité. Nasir-oul-Mouk avait joué pendant une heure le rôle de khalif, et, étant d'un caractère prudent et soupçonneux, il ne pouvait se résoudre à prendre une mesure décisive. Dans ses lettres à celui qui représentait l'autorité à Neïriz, il conseillait constamment d'employer les moyens qui étaient à sa disposition pour rétablir l'ordre, et d'agir principalement par la persuasion et la douceur.

Cependant, vers la fin de décembre 1849, trois courriers sont expédiés à Nasir-oul-Mouk, pour lui annoncer que Darabi, à la tête des Babis et des rebelles de Neïriz, s'était soulevé ouvertement. Nasir-oul-Mouk ne pouvait encore se décider à ajouter foi à cette nouvelle, et cependant il redoutait les conséquences terribles que cet événement pourrait avoir. Il écrivit encore à Darabi une lettre où il l'admonestait, et expédia en même temps une dépêche par laquelle il informait de ces événements le prince Firouz-Mirza, que le roi avait nommé depuis trois mois son lieutenant dans le Farsistan. L'envoyé de Nasir-oul-Mouk trouva Darabi encore dans l'inaction ; il attendait une occasion plus favorable, désirant avant tout calmer les inquiétudes de son ami en le trompant une seconde fois, puis commencer

ses opérations. L'envoyé fut encore reçu avec courtoisie. A une heure avancée de la soirée, Darabi, resté seul avec lui, se plaignit de s'être vu tout à coup entouré, lui et les siens, des révoltés qui, le poignard à la main, venaient exiger d'eux qu'ils leur prêtassent main forte; ceci s'était passé, disait-il, à peine arrivé dans ce lieu, où il était venu chercher un refuge et le repos, mais il les avait retenus par des promesses, en attendant qu'on vînt le secourir. « Persuadez Nasir-oul-Moulk, ajouta-t-il, d'envoyer à mon secours un nombre suffisant de troupes, je livrerai pieds et poings liés ces rebelles, et les enverrai à Chiraz; j'espère par là donner des preuves suffisantes de mon dévouement au gouvernement et de mon affection pour mon ancien ami. »

Après avoir écrit une lettre dans ce sens à Nasir-oul-Moulk, il congédia la nuit même l'envoyé, qui s'en retourna persuadé de la sincérité de Darabi et de l'excellence de la mesure qu'il proposait. Ceci avait lieu le 6-7 de janvier 1850.

Les murides n'étaient point dans le secret. Les autorités de Neïriz étaient fort étonnées du résultat de cette affaire et ne savaient à quoi attribuer cette correspondance entre le gouverneur de la province et les révoltés, d'autant plus que l'envoyé n'avait pas même daigné pousser jusqu'au bourg. Elles attendaient donc ce qui allait arriver.

Le 4 janvier, Darabi réunit ses murides inopinément au milieu de la nuit, ainsi que les révoltés,

et alla attaquer les habitants de Neïriz. La maison du gouverneur fut cernée sans rencontrer d'obstacles. Ces enragés se précipitèrent dans les maisons, égorgeant sans distinction et s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main; ils incendièrent le plus qu'ils purent et, le matin venu, s'en retournèrent en triomphe chargés d'un riche butin. Un grand nombre des habitants des deux sexes et de tout âge trouvèrent la mort dans ce massacre, ainsi que cinq ou six personnes de la famille du gouverneur et beaucoup de fonctionnaires : le gouverneur lui-même trouva avec peine le moyen de se sauver.

Le gouvernement persan avait à peine eu le temps de se reposer des inquiétudes que lui avaient données les Babis de Zengan que les bruits concernant leurs coreligionnaires dans le Fars vinrent de nouveau le troubler. Ces bruits pourtant ne parvenaient jusqu'à la résidence du roi que trop tard et toujours confondus avec les nouvelles sur les troubles et les insurrections qui agitaient tout le Farsistan. Le Nousret-oud-Daoulè, Firouz-Mirza, était depuis longtemps en chemin pour sa destination, et il n'ignorait nullement les inquiétudes du roi sur la situation des affaires dans la province du Fars; c'est pourquoi sans doute il se hâtait si peu. Il avait quitté Téhéran les premiers jours de novembre 1849 et il était près de Chiraz seulement à la fin de janvier 1850. Le courrier de Nasir-oul-Mouk trouva le prince à quatre stations (à peu près 150

kilomètres) de Chiraz : sans rien changer à son itinéraire, il prit cependant sur-le-champ des mesures fort sensées. Au lieu de hâter son arrivée à sa résidence, le prince écrivit à Nasir-oul-Moulk l'ordre de s'entendre immédiatement avec les autorités locales et d'envoyer contre les insurgés de Neïriz deux régiments de Kara-kozlou avec de l'artillerie et de la cavalerie sous le commandement du sertir Moustapha-Kouli-Khan et de Mibr-Ali-Khan de Nouriè. Les ordres du prince furent mis à exécution trois jours avant son arrivée à Chiraz.

En Asie les grands seigneurs ne se pressent jamais; ils doivent être, comme dit un poëte persan, « non légers comme le duvet, mais aussi lourds que la pierre, » pourvu néanmoins que leurs ordres s'exécutent en un clin d'œil. Il est partout de règle générale, et surtout en Perse, que les subordonnés d'un nouveau chef redoublent d'efforts et de zèle et soient tout disposés à exagérer leurs devoirs pour faire montre de leur dévouement.

Firouz-Mirza renforça encore les troupes par le régiment de cavalerie Silakour, sous les ordres de Véli-Khan, et envoya une dépêche à son souverain pour lui annoncer les mesures qu'il avait prises et la certitude dans laquelle il était de rétablir la paix et le calme dans tout le Farsistan.

Après son coup de main hardi, Darabi était tout triomphant. Environ deux mille hommes de toutes conditions s'étaient réunis à lui et, confiants dans les promesses de leur chef, ils attendaient l'inaugura-

tion du nouveau règne. Darabi, qui n'avait point de nouvelles de Chiraz, et charmé d'ailleurs d'avoir si bien réussi à tromper son ami, l'administrateur temporaire de la province, savourait les avantages de sa situation. On lui avait dressé dans l'intérieur de la forteresse une magnifique tente enlevée au gouverneur pendant le pillage nocturne à Neïriz. Devant sa tente, ses murides, le sabre nu, s'étendaient sur deux lignes; çà et là des groupes de ses subordonnés, dispersés à l'ombre des arbres, au bord d'un ruisseau, goûtaient les charmes du keïf persan, en attendant les ordres de leur chef spirituel.

Tout à coup, du haut de la montagne, on vit s'élever une poussière épaisse, et avant qu'on eût eu le temps de s'assurer de ce que cela pouvait être, un boulet, devançant le bruit de l'explosion, renversa la tente de Darabi et tua un des cavaliers qui l'entouraient, ainsi que son cheval. Surpris ainsi et pris au dépourvu, chacun se hâta d'abord d'arracher Darabi de dessous sa tente, où il fut trouvé sain et sauf. Il donna aussitôt à ses hommes l'ordre de se retirer dans leurs retranchements. Cette fois-ci encore la conduite des troupes du roi fut assez étrange, car, au lieu de continuer leur marche en avant et de s'élaner contre la forteresse, ils s'en tinrent à ce seul coup de canon sans qu'on ait pu deviner la cause de cette singulière tactique. Il se peut que, par une illusion d'optique, les mouvements des insurgés effrayés

aient trompé les yeux fatigués des commandants des troupes et qu'ils les aient supposés trois fois plus nombreux qu'ils ne l'étaient; mais l'historien persan n'entre pas dans les considérations qui ont pu motiver un semblable exploit, et dit simplement que Moustapha-Kouli-Khan fit occuper à ses troupes et à l'artillerie une position plus avantageuse, vis-à-vis de la forteresse de Darabi, et qu'elles passèrent cinq jours à se reposer et à se fortifier.

Le soir du cinquième jour, le commandant des troupes entra en pourparlers avec Darabi; il lui offrait la paix et l'oubli, pourvu seulement qu'il consentît à renvoyer ses hommes. Cette proposition fut rejetée par les insurgés, et leur chef, voyant dans cet empressement de la part des ennemis un manque de confiance dans leurs propres forces, en fut encouragé.

Persuadé d'avoir deviné juste et voulant effrayer l'ennemi, il fit prendre les armes à trois cents murides, qui, pendant la nuit du 5 au 6, sortirent de leurs retranchements et se précipitèrent sur ceux que l'ennemi avait élevés. Le combat dura longtemps; les Babis furent repoussés et, après avoir tué quelques sarbaz et noukers et avoir causé beaucoup de dégâts aux retranchements ennemis, ils se retirèrent, mais ils perdirent beaucoup de monde, et Soupehr dit que des trois cents Babis, cent cinquante seulement regagnèrent leur refuge.

Après cet échec, les insurgés qui n'avaient pas embrassé la doctrine de Bab, voyant que les pro-

messes de Darabi ne reposaient que sur le mensonge et que les balles et les boulets ne respectaient pas ses fidèles<sup>1</sup>, que les prières et les talismans qu'il leur avait distribués ne détournèrent nullement de leurs poitrines la pointe des poignards, l'abandonnèrent peu à peu, et un beau jour il se trouva réduit à ses murides. Il ne lui restait plus que deux alternatives : ou se rendre, ou mourir avec honneur. Darabi était tout disposé à prendre le premier parti, mais ses murides l'en empêchèrent. Trois jours après, une sortie ayant été décidée, ils quittèrent tous leurs murs et, au cri de : *Ali!* s'élançèrent contre les retranchements occupés par les troupes. Un feu des plus violents les accueillit cette fois; les balles, les boulets et la mitraille éclaircèrent leurs rangs au point que Darabi dut prendre la fuite, laissant plus de la moitié des siens sur le terrain. Ceux qui avaient été épargnés coururent se réfugier dans leurs retranchements, où il semble qu'ils n'avaient plus ni la force ni la possibilité de se défendre. Darabi se rendit secrètement lui et ses deux fils auprès de Moustapha-Kouli-Khan, qui lui donna les moyens de s'échapper; mais ses murides, préférant une mort glorieuse, se battirent jusqu'à la dernière extrémité, si bien que trente seulement furent pris vivants lorsque les troupes se furent emparées des retranchements. Des deux mille hommes que Darabi avait

<sup>1</sup> L'historien persan assure que, pour tranquilliser ses murides, Darabi leur assurait que les balles ne pouvaient les atteindre.

sous ses ordres quelques jours auparavant, c'est tout ce qui restait, les autres ayant ou fui ou trouvé la mort<sup>1</sup>.

La nuit suivante, les fils d'Ali-Asker-Khan, tué par un Babi lors de l'attaque contre Neïriz, se jetèrent sur Darabi et le tuèrent. Le prince Nousret-oud-Daulè fit grâce aux deux fils de Darabi; mais les trente Babis prisonniers furent mis à mort.

Ainsi finit honteusement l'orgueilleux Darabi, dont aucune des actions ne fut inspirée par une sincère conviction et dont le seul mobile était le désir de devenir un homme remarquable, n'importe à quel titre. Jamais il ne fut ni Babi sincère, ni bon patriote; tous ses plans étaient l'effet de calculs fondés sur la fourberie. Ses murides, au contraire, agissaient, pour la plupart, par conviction et mouraient avec joie pour le triomphe de leurs croyances; ils avaient foi au nom de Bab et se soumettaient à Darabi, qu'ils considéraient comme un véritable maître. Après que Darabi se fut rendu, ses murides repoussèrent loin d'eux l'idée de suivre son exemple, qu'ils considéraient comme une lâcheté. Ils l'auraient même tué si, par une fuite précipitée et protégée par Moustapha-Kouli-Khan, il ne s'était mis à l'abri de leur ressentiment.

<sup>1</sup> Nous avons vu que Darabi était arrivé à Neïriz avec trois cents murides; dix-sept cents insurgés et mécontents s'attachèrent à lui et un certain nombre d'entre eux adoptèrent sa doctrine; ceux qui ne l'avaient pas adoptée, et qui étaient au nombre de quinze cents, abandonnèrent Darabi lors de la dernière affaire.

## § 20. LES BABIS A TÉHÉRAN.

Après le sort déplorable des Babis du Mazandéran, le supplice de Bab à Tauris, la ruine de Zenggan et les événements qui venaient de se passer à Neïriz, le gouvernement et le clergé commencèrent à respirer, espérant bien que ces nouveaux sectaires n'avaient pas laissé la moindre trace de leur passage. Plus d'une année et demie se passa, en effet, dans le plus grand calme. Cependant on n'ignorait pas dans le peuple que des Babis en grand nombre se réunissaient en secret dans le Fars, à Kerbela, dans diverses localités de l'Irak et à Téhéran, où on découvrit même qu'ils étaient assez nombreux. La mauvaise organisation de la police, la faiblesse de ses agents et les sympathies que les Babis rencontraient dans le peuple facilitaient le secret dont ils s'entouraient. Le peuple compatissait d'autant plus à leur triste sort que, selon lui, ils étaient persécutés partout, mis à mort sans jugement ni justice; si l'on ajoute à cela l'impossibilité de se renseigner sur le nombre exact de la population, toutes ces causes réunies rendaient nulles les recherches auxquelles se livrait une détestable police.

Il faut dire aussi que durant ce temps il se passait dans la capitale un autre événement, un changement de ministère, et les intrigues succédant aux intrigues accablaient la cour du roi. L'homme vénéré de toute la nation, le premier ministre Mirza-Taki-Khan, devait succomber devant ces in-

trigues. On l'accusait d'avoir voulu faire monter sur le trône un autre frère du chah, Abbas-Mirza, ci-devant Naïb-ous-Sultaniet. Les femmes de feu Mohammed-Chah avaient été mêlées à ces intrigues, à la suite desquelles Abbas-Mirza fut exilé. La cour de Téhéran dut ensuite songer à la tranquillité intérieure du pays. Le nouveau ministère avait à peine eu le temps d'entrer au pouvoir et de s'y consolider, et Mirza-Agha-Khan n'avait fait que commencer à poser les bases de sa puissance, lorsqu'il survint à Téhéran un événement sans précédent, dont les Babis devaient cruellement expier les conséquences.

Vers le milieu du mois d'août<sup>1</sup> de l'année 1852, le roi se rendait à la chasse; plusieurs Babis se précipitèrent sur lui et tirèrent trois coups de feu l'un après l'autre. Les personnes de sa suite ne purent détourner le troisième, qui atteignit le prince, mais ne lui fit que quelques légères blessures. Soupehr dit que le roi ne perdit point son sang-froid, et ceux qui l'accompagnaient furent même quelques instants sans savoir qu'il était blessé. Un des assassins fut tué sur place; deux autres furent saisis le poignard et le pistolet au poing. Après avoir subi un interrogatoire, ils furent jetés dans un cachot et, d'après les indications de l'un d'eux, auquel on promit sa grâce pour prix de ses aveux, on procéda à

<sup>1</sup> En septembre, d'après M. Sévruguin et autres; mais nous suivons les indications de l'historien de la Perse, qui dit bien clairement que ce fut le 23 de *chewal*, 16 août 1852.

de rigoureuses perquisitions, et dès ce jour commença l'enquête. A Téhéran seul on découvrit soixante et dix Babis qui habitaient des souterrains où personne ne pouvait soupçonner qu'ils eussent leurs conférences secrètes. La punition de ces criminels fut terrible : ces malheureux furent livrés aux grands et aux membres du clergé, qui déchirèrent leur proie chacun selon sa fantaisie et qui, voulant faire preuve de dévouement pour leur souverain, rivalisèrent de cruauté et d'inhumanité. Pendant plusieurs mois, dit M. Mochenin, on ne s'occupait dans toutes les villes de la Perse que de tortures, de supplices accompagnés des plus atroces monstruosités.

Le principal chef des Babis de Téhéran était un certain individu nommé Moulla Cheïkh-Ali. Comme nous l'avons dit plus haut, ce membre du clergé musulman, sous le nom de Seïd-Ali (chap. II, § 3-5), avait été disciple des deux cheïks Ahmed et Kazem; puis lorsque Mirza Ali-Mohammed était déjà élu chef des Cheïkhites et élevé au titre de Bab (voy. chap. I, § 3), Moulla Cheïkh-Ali avait embrassé sa doctrine. Il allait de ville en ville à travers l'Irak-Adjem et le Fars, prêchant partout au nom de Bab. Cheïkh-Ali avait toujours participé à toutes les délibérations des propagateurs du babisme et jouissait parmi eux d'une grande considération : ils le nommaient *Hazreti-azim*, grand maître, titre honorifique qu'ils avaient imaginé. L'historien persan nous dépeint ce chef secret des Babis comme une espèce

de Monte-Christo, apparaissant à toute heure sous un nouveau costume et changeant de résidence tous les jours. — A Kachan (en 1845), sous l'habit de derviche, il se présente à Mirza Agha-Khan, qui fut depuis premier ministre, et le somme d'embrasser la doctrine de Bab; tantôt on le voit dans des villages sous l'habit d'un ermite; tantôt dans les villes, déguisé en riche marchand ou en personnage important, prêchant le babisme et pérorant contre l'oppression des fonctionnaires et le despotisme clérical. — Jamais on ne le voit deux fois sous le même costume ni dans le même lieu.

En 1848 et 1849, on rencontre ce Moulla Cheïkh-Ali à Téhéran même, comme personnage principal, quand le premier ministre Mirza Taki-Khan prenait des mesures pour l'extermination des Babis dans toute la Perse. Ce Cheïhh-Ali organisa sous les yeux du vigilant ministre une communauté de Babis, et personne n'en fut instruit. Il est probable que cette association secrète était en rapport avec les Babis du Mazandéran, de Zengan et de Tauris.

Pour ne pas laisser au gouvernement le loisir d'effectuer des poursuites contre Bab et ses prosélytes, il était urgent de provoquer une forte agitation dans la capitale; aussi les membres de cette communauté secrète prirent les mesures suivantes : pénétrer dans la principale mosquée un vendredi, tuer l'Imam djoumé, qui était alors Mirza Aboul-Kazem, célèbre dans toute la Perse, puis profiter du désordre qui en résulterait pour se porter sur le

palais du roi et tuer le souverain et ses courtisans. Cette tactique était assez bien imaginée, et si elle avait réussi, les Babis auraient pris le dessus partout. Ils auraient dû, il est vrai, compter avec le peuple; mais comme ils avaient toujours fait accroire à chacun qu'ils travaillaient et mouraient pour la prospérité du pays, le peuple aurait pu cette fois-ci encore être leur dupe.

Nous ne pouvons dire ce qu'il serait advenu de la Perse si l'affreux complot de Cheïkh-Ali avait pu être mis à exécution; mais la Providence ne le permit pas. Les espions du premier ministre avaient bien découvert que quelque chose se tramait, mais ils ne purent être renseignés sur les détails de la conspiration; cependant ils parvinrent à s'assurer que Cheïkh-Ali était l'âme du complot, l'unique guide des Babis, et qu'il avait les projets les plus pervers. D'après l'ordre du premier ministre, les recherches les plus minutieuses furent faites; mais on ne put découvrir le malfaiteur. On parvint à mettre la main sur un de ses complices secondaires; mais toutes les tentatives que l'on fit auprès de lui, pas plus que les tortures qu'il eut à endurer, n'eurent d'effet, et on ne put découvrir ni Cheïkh-Ali ni aucun de ses principaux complices, quoique lui-même n'eût point quitté Téhéran.

Son serviteur, en mourant sous les coups du poignard, fit beaucoup d'aveux; mais on ne put lui arracher le secret de la demeure de son maître ni de celle de ses compagnons. Depuis cette époque, la com-

munauté secrète ne put continuer ses manœuvres criminelles, et ceux qui en faisaient partie se dispersèrent dans diverses provinces. Les bruits concernant le supplice de Bab et l'extermination des Babis du Mazandéran, de Zengan et de Neïriz, apportés par plusieurs de ceux qui étaient parvenus à s'échapper et qui s'étaient réunis à la communauté secrète, étaient trop peu rassurants; aussi eût-il été dangereux pour Cheïkh-Ali et ses compagnons de tenter la moindre démonstration en faveur de leur doctrine; il fallait attendre et se taire.

Après les événements dont le premier ministre Mirza Taki-Khan avait été la victime, et dont les conséquences furent son exil à Kachan, où il fut tué secrètement, Cheïkh-Ali et ses disciples reparurent à Téhéran; c'était au commencement de 1851.

Pendant que dans la capitale on ne s'entretenait que de l'acte honteux qui rendait un homme d'État du plus grand mérite le jouet des intrigues, pendant que son successeur était occupé à consolider son pouvoir et qu'il employait toutes sortes de mesures, bonnes ou mauvaises, pour arriver à la popularité, Cheïkh-Ali avait eu le loisir de se faire des prosélytes assez nombreux, même parmi des gens qui jouissaient d'une influence assez considérable. Au nombre de ceux qui suivaient son enseignement se trouvaient Hadji Souleïman-Khan, propre frère de ce Ferroukh-Khan qui fut attiré dans un piège et perdit la vie à Zengan, Seïd-Hassan du Khorasan, Mirza Abdoul-Wahhab de Chiraz, Agha-Mehdi de

Kachan et autres personnages ayant plus ou moins d'importance dans la société, et dont le nombre s'élevait déjà à soixante et dix. Le lieu de leurs réunions était la maison de Hadji Souleïman-Khan.

Cette société secrète exista tranquillement pendant un an et demi au milieu de la capitale, sans que personne le soupçonnât; à la fin ils arrêterent les dispositions suivantes : choisir quelques hommes déterminés pour se jeter sur le roi au moment où, selon son habitude, il quittait le palais accompagné d'une suite nombreuse; au même instant mettre à mort quelques-uns des personnages importants de la ville, puis déclarer la capitale délivrée de toute puissance arbitraire et oppressive, aussi bien laïque que cléricale. Alors, disaient-ils, la ville sera en notre pouvoir.

Les conspirateurs avaient tout le droit de penser ainsi; ils connaissaient bien leur pays et ses coutumes. Ils savaient qu'une fois le prince régnant mort et les hommes puissants renversés, ne fût-ce que pour une heure, il ne serait point difficile d'attirer à eux quelques milliers d'hommes du peuple affamés, et même des soldats, par l'appât du pillage et de la licence; mais pour cela il fallait avoir un chef. Les Babis eurent un instant l'idée de parcourir les rues et les bazars, le sabre à la main, d'appeler le peuple à reconnaître Bab et de dire à ceux qui se rendraient à leur appel : « Allez! emparez-vous de tout ce que vous trouverez dans le palais du roi, dans les demeures des grands et des puissants d'entre

le clergé, tout ce que vous trouverez dans les coffres de vos tyrans est à vous, et pourvu que vous embrassiez la doctrine de Bab, la terre entière sera votre partage et le monde votre royaume!» Point de doute que, dans un moment de désordre et en l'absence des autorités, une offre aussi séduisante n'eût trouvé bon nombre d'individus de la lie du peuple tout disposés à écouter les Babis, qui auraient eu le champ libre pour exécuter leurs desseins.

Douze hommes bien déterminés furent désignés pour assassiner le roi à un moment opportun. Un dimanche, le 28 de chewal (16 août 1852), le canon, suivant l'usage, annonçait au peuple que le souverain quittait le palais pour se rendre à Néiavéran, sa résidence d'été<sup>1</sup>. Le prince et sa suite avaient à peine eu le temps de gagner la route que trois individus, armés de poignards et de pistolets, se précipitèrent sur lui, l'un après l'autre, en déchargeant leurs armes. Le premier coup ne l'atteignit point; le second fut détourné par quelqu'un de l'escorte, mais le troisième coup blessa le jeune roi à trois endroits, l'arme ayant été chargée à petit plomb. L'un des assassins fut tué sur place, les deux autres furent arrêtés. Les Babis attribuèrent cet insuccès à l'impatience des trois jeunes conjurés qui n'avaient pas attendu les neuf autres complices et étaient arrivés une demi-heure trop tôt au lieu du rendez-vous, et dont l'impétuosité avait tout gâté. Le

<sup>1</sup> Résidence favorite d'été du chah actuel, située aux environs de Téhéran.

roi retourna dans son palais. Les Babis ne pouvaient se montrer nulle part; les agents de la police avaient été lancés contre eux et les cherchaient partout. Tout Téhéran était dans la plus grande agitation et les bruits les plus contradictoires circulaient, si bien que le roi se vit obligé de convoquer un *selam* (grande réception du peuple devant le palais, où le souverain apparaît sur un trône), afin de mettre par là un terme à tous les commentaires et de calmer les esprits.

D'après certains indices et d'après les déclarations des deux prisonniers, on découvrit bientôt soixante et dix individus d'entre les Babis, qui furent arrêtés, et sur lesquels on se livra aux cruautés dont j'ai parlé plus haut. L'auteur de l'histoire de la Perse donne les noms de vingt-huit des principaux coupables, qui furent torturés de la façon la plus odieuse, avec un raffinement de cruautés inouïes, par des particuliers appartenant à toutes les classes et auxquels ils avaient été livrés : des membres du clergé, des marchands, des étudiants de l'académie de Téhéran, des soldats, des ferrachs et même des artisans firent l'office de bourreaux.

Au nombre des coupables dont Soupehr donne les noms, nous trouvons Seïd-Housseïn de Yezd, le compagnon et le conseiller de Bab (voir chap. I, § 14, et chap. II, § 4), qui était parvenu à sauver sa vie une fois en reniant ses convictions et son maître; Kourret oul-Aïn ou Tahirè, l'héroïne de Kazvine, et plusieurs des Babis du Mazandéran, de Milân, de

Zengan et de Neïriz, qui s'étaient réunis à Téhéran après les tentatives infructueuses que nous avons racontées. Kourret oul-Aïn, qui avait été confiée à la garde de Mahmoud-Khan depuis 1849 (voyez chap. II, § 12), vivrait sans doute encore, si la colère du roi ne s'était étendue à tous les Babis indistinctement, sans considération d'âge ni de sexe. Elle fut secrètement mise à mort.

Les cruautés imaginées par les bourreaux des Babis surpassent toute imagination; il est même impossible d'en rapporter les détails sans blesser une oreille européenne. Malgré les affreuses tortures qu'ils endurèrent, peu d'entre eux abjurèrent leurs croyances; la plupart supportèrent avec un courage et une fermeté inébranlables les tortures que la bassesse et le fanatisme pouvaient imaginer. Ils moururent avec le calme le plus digne, le plus grand, sans se plaindre, invoquant seulement les noms d'Allah et d'Ali.

Si grand que soit le crime et si coupables que soient les criminels, on ne peut s'empêcher d'éprouver pour eux un sentiment de compassion et même de sympathie, en les voyant, malgré les tourments qu'ils endurent, appeler la divinité à leur aide et invoquer, en mourant, son assistance. Il faut remarquer que le nom d'Ali est si sacré pour l'oreille de tous les Chiites, qu'il renferme en lui comme une attendrissante consolation. Pour les mystiques des différentes sectes, Ali est, sinon Dieu même, du moins divinisé en qualité de patron de la foi et de chef de tous les imams, gouverneur du

monde. Les orthodoxes Imamides (les Isna-Acharides, dont la foi est dominante en Perse), d'après leur enseignement dogmatique, ne doivent considérer Ali que comme le vicaire de Mahomet, comme son disciple ou, par allégorie, comme la porte de la vraie science, vérité qui se concentre en Mahomet et découle de lui. Ali est donc le premier personnage après le Prophète; et cependant ces Imamides mêmes, se laissant généralement entraîner par l'amour qu'ils portent à leur patron, exagèrent souvent sa valeur et permettent à leur imagination d'orner des plus belles couleurs sa beauté ravissante. Les Chiïtes ont toujours à la bouche trois noms : *Ia Allah!* « Ô Dieu! » *Ia Ali!* « Ô Ali! » *Ia Sahib ouz-Zémân!* « Ô maître ou gouverneur des temps, de l'univers! » Par la dernière exclamation, ils sous-entendent Mehdi, le dernier imam, excepté dans quelques prières spéciales et consacrées; jamais ils ne s'adressent à Mahomet ou aux autres saints: *Ia Ali!* est une exclamation qui revient à tout propos sur leurs lèvres, et elle est plus fréquemment employée que *Ia Allah!*

A Téhéran comme partout, les Babis supportèrent leur martyre avec une abnégation et une fermeté inébranlables. Partout, en mourant, ils invoquaient le nom d'Allah ou celui d'Ali. C'est pourquoi tous ceux qui furent témoins des tortures inhumaines qu'ils enduraient, et qui purent voir leur résignation, conservèrent dans leurs cœurs un sentiment de compassion pour eux et d'indignation contre leurs bour-

reaux. Quelques-uns, entraînés par leurs intérêts personnels, les oublièrent, comme il arrive d'habitude; d'autres enfin étaient tout prêts à se poser en juges dans une question qu'ils ne comprenaient nullement.

Le peuple, en partie, compatissait au martyr des Babis au point de vouloir embrasser leur doctrine sans savoir en quoi elle consistait; mais les mesures sévères que le gouvernement prit alors arrêtaient cet élan, car le moindre soupçon était puni de mort.

Au bout de quelque temps, les sociétés secrètes de Babis se réorganisèrent de nouveau. Aujourd'hui il y en a beaucoup en Perse, dit-on, et elles se cachent si bien, que le gouvernement ne peut parvenir à pénétrer le mystère dont elles s'entourent. Ces sociétés sont fort nombreuses, surtout dans le Fars, le Khorasan et à Kerbela, lieu de la première apparition des Babis.

Le babisme avait de nombreux adeptes dans toutes les classes de la société, et beaucoup d'entre eux avaient une grande importance; des grands seigneurs, des membres du clergé, des militaires et des marchands avaient embrassé cette doctrine. Le gouvernement, dit-on, connaît l'existence de cette secte, mais il ne peut rien pour découvrir ceux qui en font partie. Des personnes présentes à Téhéran le jour de l'attentat contre le roi racontent qu'on a vu beaucoup d'hommes ne pouvant cacher leur mécontentement et disant : « Encore un jour, une heure

seulement, et les destinées de la Perse étaient changées.»

(La suite à un prochain cahier.)

## NOUVELLES ET MÉLANGES.

### SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

#### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 JUILLET 1866.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la séance de mai est lu; la rédaction en est adoptée.

Est présenté le Révérend docteur B. B. HAIGH, Bramham College, Yorkshire, Angleterre, présenté par MM. Garcin de Tassy et Mohl.

M. Garcin de Tassy présente *Le Globe*, journal de la Société géographique de Genève, qui demande l'échange avec le Journal asiatique. Renvoyé à la Commission des fonds.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Vandal, directeur général des Postes, qui envoie à la Société une lettre du directeur général des Postes de Prusse, qui lui annonce qu'il peut dorénavant expédier en Russie le *Journal asiatique* sous bande, pourvu qu'il porte son titre sur la bande, avec l'indication *Via Saint-Petersbourg*.

M. Mohl expose au Conseil que le père de notre regretté confrère, M. Woepcke, a mis à sa libre disposition tout ce qui reste des éditions des ouvrages de son fils, pour en faire l'usage le plus utile à la science. M. Mohl prie le Conseil de lui permettre de transférer à la Société ce pieux legs, et lui